



Il Divo ou les « mystères d'Italie »

Il Divo de Paolo Sorrentino, sorti en France en décembre 2008 et prix du jury au dernier festival de Cannes, a suscité un certain intérêt et un accueil assez favorable de la critique. Ce film, consacré à Giulio Andreotti, vient nous rappeler les tares de l'Italie républicaine et les zones d'ombres de son histoire.

Mais qui est « il Divo » dont Sorrentino nous raconte quelques épisodes de sa « vie spectaculaire¹ » ? Beaucoup moins connu à l'étranger que d'autres hommes politiques contemporains comme Aldo Moro ou Enrico Berlinguer, Giulio Andreotti a pourtant été au centre de la vie politique italienne pendant toute la deuxième moitié du XXe siècle. Membre de la Démocratie Chrétienne, parti politique au pouvoir sans interruption pendant plus de quarante ans, sept fois président du conseil, vingt-cinq fois ministre (huit fois ministre de la défense, cinq fois ministre des affaires étrangères), personne mieux qu'Andreotti ne pouvait représenter la classe politique italienne. Objet de plusieurs procès, son nom a été cité à propos d'innombrables délits qui ont émaillé l'histoire italienne depuis les années 1960 du XXe siècle.

La critique française a souligné avec regret que ce film s'adressait en priorité aux Italiens et qu'il était bien difficile pour un public français, pas forcément féru d'histoire italienne, de saisir, au-delà de la brillante caricature d'un homme politique, les événements auxquels il se réfère. Il n'est pas sûr non plus que, malgré le glossaire qui précède le film, les spectateurs italiens soient beaucoup plus à l'aise devant ce déferlement. Une avalanche impressionnante d'« affaires » qui par leur nombre, leur degré de violence et l'implication de hautes sphères du pouvoir politique et financier font de l'Italie un pays à part parmi les autres pays occidentaux. On les a appelé les « mystères d'Italie² », une immense zone d'ombre dans l'histoire de la République, restés inaccessibles malgré les enquêtes, les commissions parlementaires et les procès.

Cet écheveau inextricable où l'on ne distingue plus les manipulateurs des manipulés et qui a vu l'implication d'hommes politiques, de hauts responsables de services secrets italiens et étrangers, d'influents banquiers, de la Mafia, et même du Vatican s'inscrire dans ce que l'on a appelé la « stratégie de la tension³ ». En période de guerre froide, celle-ci avait comme objectif d'empêcher l'arrivée au pouvoir du PCI, le plus grand parti communiste d'Europe et de favoriser une reprise en main autoritaire de l'état grâce à la complicité et/ou à l'infiltration de milieux terroristes d'extrême droite. La structure clandestine de l'OTAN « Gladio », dont l'existence a été désormais prouvée, sous la direction de la CIA et avec l'aide de la loge maçonnique P2 (Propagande 2) aurait été impliquée dans deux tentatives de coup d'état, dans nombreux attentats qui ont coûté la vie à de centaines de personnes et dans des actions

¹ *La vie spectaculaire de Giulio Andreotti* est le sous-titre du film.

² C'est le titre d'une série d'émissions à succès de la RAI, présentée par un célèbre auteur de policiers, Carlo Lucarelli, qui, à l'aide de témoignages et images d'époque fait le point sur l'état des connaissances sur ces événements.

³ Cette expression a été traduite de l'anglais « *strategy of tension* », utilisée pour la première fois par l'hebdomadaire *The Observer*, le 7 décembre 1969, à la veille de l'attentat de Piazza Fontana. Ce journal entendait montrer du doigt la tentative de déstabilisation mise en place par les Etats-Unis, via l'OTAN et la CIA, à l'encontre de pays méditerranéens (Grèce, Turquie, Italie) afin de favoriser l'instauration de dictatures militaires.

violentes entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1980⁴. Les hypothèses ne manquent pas sur des possibles infiltrations des milieux terroristes de gauche de la part des services secrets, y compris lors de l'enlèvement et de l'assassinat de Aldo Moro

Les historiens dont le métier n'est pas de trouver les coupables comme l'avait si bien écrit Carlo Ginzburg à propos du procès Sofri⁵, mais de contextualiser les événements et d'en proposer des modèles d'interprétation ont été, jusqu'à une époque récente, assez en retrait. Leur travaux ont été rares et peu significatifs⁶ d'où leur absence des nombreux débats suscités par cette période de l'histoire italienne. Des controverses publiques qui sont loin d'avoir fait la clarté ont vu s'affronter, en revanche, hommes politiques, journalistes, enquêteurs, victimes et témoins. Un problème dû sans doute au manque de sources, mais aussi à une trop grande proximité avec des événements susceptibles de soulever les passions dans l'opinion et à être utilisés à des fins politiques. Dans l'impossibilité de trouver des réponses, le sentiment d'une souveraineté confisquée, d'une démocratie malade, bref d'une anomalie italienne est aujourd'hui massivement partagé par les italiens et il a fini par accréditer les thèses les plus diverses.

Dans le film de Sorrentino, Andreotti semble tirer les fils de tous ces événements. Comme le dit Toni Servillo, l'excellent acteur qui incarne Andreotti : « à l'exception des Guerres Puniqes on m'a accusé de tout ce qui est arrivé en Italie ». C'est un fait que, pour les Italiens, cet homme secret et ironique, connu pour ses bons mots qui, seule note légère, déclenchent le sourire tout le long du film, reste le symbole d'un pouvoir occulte et corrompu. Les nombreux surnoms dont on l'a affublé tout le long de sa carrière sont là pour le prouver : le Bossu, Nosferatu, le Sfinx, le Renard, Belzébuth, le Pape noir, le Prince des ténèbres, le Moloch et, bien sûr, le Divo.

Le film commence au début des années 1990, au moment de l'installation du septième et dernier gouvernement Andreotti et s'achève, en 1992, avec l'ouverture de son procès à Palerme pour association de malfaiteurs à caractère mafieux⁷. C'est également le début des enquêtes de « Tangentopoli ⁸ » ou « Mains propres » qui, en entraînant la dissolution de tous les partis politiques historiques, marquera la fin de la première République⁹. Pendant cette période, Andreotti essaiera de se faire élire président de la République, mais sa tentative échouera à cause, entre autres, de deux assassinats survenus en Sicile entre mars et mai 1992

⁴ De 1969 à 1980, on compte 12 690 attentats et autres épisodes de violence inspirés par des raisons politiques qui ont provoqué 362 morts et 4 490 blessés (cfr. Alessandro Silj, *Malpaese. Criminalità, corruzione e politica nell'Italia della prima Repubblica*, Milano, Donzelli, 1994).

⁵ Dans son livre *Le juge et l'historien, considérations en marge du procès Sofri*, Paris, Verdier, 1997.

⁶ A l'exception d'un important article de Carlo De Felice, sorti en 1989, où l'historien expose sa théorie du « double état » et de la « double loyauté » qui, en période de guerre froide, liait les gouvernements italiens à la fois à la Constitution italienne et à l'alliance occidentale. Cfr. « Doppia lealtà et doppio stato », in *Studi Storici*, XXX, 1989, n. 3, p. 493-563).

⁷ Ce procès a duré dix ans. La dernière sentence de la Cour d'appel de Palerme, en 2003, déclare Andreotti coupable d'association mafieuse pour la période d'avant le printemps 1980. La sentence fait état d' : « une authentique, stable et amicale disponibilité de la part de l'imputé vers les mafieux jusqu'au printemps 1980 ». Mais, étant donné les délais, ce délit a été prescrit. Pour les faits successifs à cette date, Andreotti a été acquitté pour manque de preuves.

⁸ Du mot italien « tangente », pot-de-vin, dessous de table. Une enquête judiciaire à vaste échelle qui fit apparaître la diffusion de financements occultes, rapports avec la mafia et malversations impliquant une grande partie du monde politique et financier italien.

⁹ Dans le cas italien, la distinction entre une première et une deuxième république, largement utilisée par les journalistes et adoptée par l'opinion commune, n'est pas correcte d'un point de vue politique et historiographique. En effet, la transformation qui se réalisa dans les années 1992-1994 n'a impliqué qu'un changement de la loi électorale et non un changement constitutionnel ou de régime.

qui vont le compromettre, celui du juge Giovanni Falcone¹⁰ et celui de l'homme politique Salvo Lima¹¹, membre influent du courant d'Andreotti en Sicile.

En prologue et tout le long du film, en guise de fil conducteur, de macabres événements défilent à l'écran, rythmés par une entraînante et entêtante musique rock : l'assassinat, en 1979, de Mino Pecorelli¹² journaliste à *L'Osservatorio politico* qui était sur le point de lancer une campagne dans son journal sur les financements occultes de la DC et les liens d'Andreotti avec la Mafia et qui, de plus, aurait été au courant des « secrets de l'affaire Moro » ; l'assassinat du général Dalla Chiesa, en 1982, commandité par le chef de la Mafia sicilienne Toto Riina ; la pendaison, sous Blackfriars Bridge à Londres, du « banquier de Dieu » Roberto Calvi affilié à la loge P2, après la banqueroute de sa banque qui faisait des affaires avec la Mafia et le Vatican ; l'enlèvement et l'assassinat en 1978, par les Brigades Rouges, d'Aldo Moro, le leader démocrate-chrétien qui préparait l'entrée des communistes au gouvernement dans le cadre de ce que l'on a appelé le « compromis historique » ; l'empoisonnement en prison de Michele Sindona, banquier associé à Roberto Calvi et, comme lui affilié à la loge P2 ; l'assassinat de l'avocat Giorgio Ambrosoli, liquidateur judiciaire des banques de Sindona, chargé d'établir les responsabilités de celui-ci ; l'assassinat de Salvo Lima ; l'explosion de la voiture de Giovanni Falcone ; etc. Le film évoque également le « baiser d'honneur » qu'Andreotti aurait échangé avec Toto Riina, cérémonie initiatique pour les entrants dans le Clan, épisode qui a été au centre du procès d'Andreotti.

Incontestablement, Sorrentino renoue avec la tradition du cinéma politique et engagé des années 1970. Bien plus qu'avec *Le Caïman* de Nanni Moretti (2006) qui ne fait qu'évoquer Silvio Berlusconi à travers l'histoire d'un cinéaste raté, on pense ici à des metteurs en scène comme Elio Petri ou Francesco Rosi¹³, auteurs de superbes réflexions réalistes et amères à propos de la corruption de la classe politique italienne. Mais l'approche de Sorrentino est tout autre. Il met en scène une comédie grotesque et hyperréaliste, menée tambour battant où Fauré et Vivaldi, musique rock et électronique s'alternent avec bonheur. Ici l'indignation et la dénonciation sont à rechercher plutôt dans l'énergie, l'incisivité et la vitalité, en un mot dans le style. La présentation du courant d'Andreotti est un vrai morceau de bravoure. Entre western à la Sergio Leone et film de gangsters en pur style « pulp », on y voit défiler six personnages patibulaires dont un cardinal en soutane, la fine fleur de la classe politique italienne, « un mauvais courant arrive » dit la fidèle secrétaire d'Andreotti en les voyant passer par la fenêtre.

Toni Servillo est grimé de façon outrancière, la ressemblance physique incontestable avec Andreotti (la bosse, les oreilles décollées, la démarche) aboutit, plutôt qu'à une identification avec le modèle, à un masque, caricature du pouvoir à la fois absurde et comique, marionnette bossue qui glisse plutôt que marche et hante à l'aube les rues de Rome, les sombres églises et

¹⁰ Giovanni Falcone, magistrat sicilien engagé dans la lutte contre la Mafia, est victime d'un attentat à la bombe à Capaci en Sicile, le 23 mai 1992. Avant sa mort, il avait déploré son isolement dérivant du manque de soutien de la classe politique italienne.

¹¹ Selon les déclarations de « repentis » mafieux, Salvo Lima était la courroie de transmission entre la Démocratie Chrétienne et la Mafia. Celle-ci assurait le pouvoir en Sicile au parti en échange de la bienveillance des autorités de l'état. La Mafia aurait fini par tuer Lima afin de rappeler à Andreotti ses engagements.

¹² Selon les magistrats qui ont instruit le procès et sur la base des déclarations du repentini Tommaso Buscetta, Andreotti aurait commissionné ce meurtre à ses fidèles mafieux, les cousins Salvo. Andreotti fut condamné dans un premier temps à 24 ans de prison, mais, en 2003, cette sentence fut annulée par la Cour de cassation.

¹³ Elio Petri : *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon* (1970), *Todo Modo* (1976). Francesco Rosi : (*Il caso Mattei* (1972), *Cadavres exquis* (1976).

les ténébreux palais du pouvoir. L'homme paraît impénétrable, seules ses migraines l'affectent et le fantôme d'Aldo Moro qui ne cesse de le tourmenter.¹⁴

Mais la charge contre Andreotti est moins manichéenne qu'elle n'y paraît. Certes, le personnage est au centre de toutes ces affaires et sa responsabilité est directement mise en cause, néanmoins il n'est pas exempt d'une certaine grandeur par rapport aux « fidèles » qui l'entourent. Ceux-ci, affublés de tous les signes extérieurs de richesse et de pouvoir, cyniques et vulgaires, pathétiques dans leur bassesse et servilité représentent à tous les égards la classe politique montante qui a pris le pouvoir dans les années 80. Andreotti déclare préférer que l'on se souvienne de lui comme d'un homme cultivé plutôt que comme d'un homme d'état exceptionnel. « Je suis de taille moyenne, mais je ne vois pas de géants autour de moi », dirait-il pour justifier sa candidature à la présidence de la République. Le personnage est persuadé d'avoir reçu un mandat divin dont il supporte avec abnégation le poids écrasant et qu'il exerce par devoir dans une grande frugalité et solitude. A un moment du film, seul devant la caméra, Andreotti/Servillo se confesse, avoue ses fautes et endosse la face cachée du pouvoir avec son cortège de crimes : « le mal est nécessaire pour faire le bien, cela Dieu le sait et moi aussi ». Il se réfère à la conviction partagée par toute une génération d'hommes politiques de la Démocratie Chrétienne à la sortie de la guerre, celle de l'imminence du danger de la prise de pouvoir par les communistes. A partir de ce postulat, ces mêmes hommes, persuadés que seul leur maintien au pouvoir garantirait la sécurité et la démocratie en Italie, ont confondu le bien du pays avec leurs propres intérêts, en basculant dans un état d'illégalité qui a ouvert la porte aux dérives les plus extrêmes. C'est la thèse du film de Sorrentino.

La tonalité de ce film est très pessimiste car aucun personnage positif ne vient balancer la noirceur des protagonistes. Les honnêtes gens, magistrats, policiers, journalistes sont les serviteurs d'un état qui les sacrifie à d'autres raisons. Seuls en mesure de représenter l'espoir dans la possibilité d'un avenir meilleur, ils sont les victimes, disparues d'entrée de jeu, écrasées par la logique impitoyable d'un pouvoir qui ne représente que lui-même et règne sans partage, toujours assuré de son impunité.

Mais la dureté même de ce film, le grotesque des situations, l'étalage d'une violence qui a été indubitablement le quotidien de l'Italie de ces années, interpellent les spectateurs et ne peuvent que susciter le refus de la résignation et une certaine aspiration à la vérité. En revenant sur ces années, Sorrentino exprime, à sa manière, le besoin d'en finir avec cette Italie, malade de ses secrets. Son film vient nous rappeler qu'à l'instar d'un individu, une collectivité a besoin de connaître son passé et de l'assumer pour faire face au présent. Dans le cas d'une collectivité nationale, la connaissance historique et sa transmission aux jeunes générations sont indispensables pour restaurer la confiance dans les institutions et développer un véritable sentiment d'appartenance citoyenne.

En même temps que *Il Divo*, le film *Gomorra* de Matteo Garrone consacré aux méfaits de la Mafia et au climat d'impunité dont elle bénéficie sortait sur les écrans¹⁵. Le cinéma italien semble retrouver son rôle d'aiguillon dans un contexte général plutôt désenchanté. De membres influents du gouvernement de Silvio Berlusconi ont déploré que l'image de l'Italie qui s'exporte avec succès à travers ces films soit partielle et déformée, elle serait plutôt

¹⁴ « Mon sang retombera sur vous », c'est la phrase qu'Andreotti ne cesse d'entendre, celle même que Moro a écrit de sa prison à ses camarades de parti. Les polémiques sont encore vives aujourd'hui sur le refus de la part de la Démocratie Chrétienne de négocier la libération de l'otage avec les Brigades rouges.

¹⁵ Ce film est tiré de l'ouvrage de Roberto Saviano, sorti en 2007. Son auteur est toujours forcé de vivre caché pour se protéger des menaces que la *Camorra* napolitaine fait peser sur lui depuis la parution du livre.

l'expression d'un complexe d'infériorité qui ne dit pas son nom. Ces metteurs en scène, certes talentueux, feraient donc mieux de mettre en lumière les aspects positifs d'un pays dont, après tout, les institutions n'ont rien à envier aux autres démocraties occidentales. Bizarrement, certaines élites médiatiques et intellectuelles semblent partager ce point de vue. Pressées d'en finir avec cette sombre période et de fermer celle qu'ils aimeraient considérer comme une parenthèse, encore une, de l'histoire italienne, ou, dans le pire des cas, soucieux de banaliser les faits afin de minimiser certaines responsabilités, ils s'indignent contre les théories du complot qui auraient supplanté tout esprit critique. Ils en arrivent à oublier qu'en Italie, pendant ces années-là, les complots étaient monnaie courante.

Mais, au-delà des polémiques stériles, des interprétations partisans et réductrices, le besoin est grand du travail sérieux et objectif des historiens qui peuvent contribuer avec leurs propres instruments d'analyse à l'élaboration et à la mise en perspective des mémoires individuelles et collectives. Grâce à l'ouverture de nouvelles archives¹⁶, en Italie et à l'étranger, ils pourront, espérons-le, contribuer à nous éclairer et à nous réconcilier avec ce sombre passé. En attendant, rendons hommage à ce cinéma italien qui continue de puiser son inspiration dans la réalité politique et sociale du pays et dont la qualité est souvent proportionnelle à cet incontournable ancrage.

Rossana Vaccaro
Centre d'histoire sociale du XXe siècle
Université Paris 1/CNRS

¹⁶ Andreotti qui vient de fêter ses quatre-vingt-dix ans a déposé une partie de ses archives à l'institut Luigi Sturzo où d'autres membres influents de la DC ont déposé les leurs. Ces archives ne sont pas encore ouvertes à la consultation.